

—Depuis que je dirige la maison de santé, j'ai mis madame Delarivière en possession de cette chambre... dit Georges ; elle semble s'y plaire, et le voisinage immédiat de sa fille est précieux pour elle...

—Vous ne l'enfermez pas !...

—Jamais.

—Vous la laissez seule ?...

—Souvent... presque toujours...

—Même la nuit ?

—Oui, même la nuit...

—Ne pourrait-elle s'évader ou causer quelque trouble dans l'établissement ?

—Je n'ai aucune raison de le craindre...

—Peut-être ne savez-vous pas qu'au début de sa maladie, dans un accès de furieux délire, elle a failli tuer sa fille sous les yeux de mon oncle et sous les miens...

—Je sais cela.

—Un danger de même nature ne peut-il se reproduire ?

—Non. Les délires de madame Delarivière ont cessé d'une façon presque complète... D'ailleurs ils n'ont plus maintenant un caractère d'agitation redoutable... La folie de la pauvre femme est devenue douce et mélancolique...

—Recevez toutes mes félicitations, cher docteur... dit Fabrice. Vous avez fait beaucoup déjà pour la guérison, et je ne doute pas que vous n'arriviez, dans un délai très bref, à un résultat complet...

—Je l'espère aussi, répliqua le jeune médecin, et ce résultat ne se fera point attendre, si l'épreuve décisive sur laquelle je compte réussit...

Fabrice allait demander qu'elle était cette épreuve.

Il n'en eut pas le temps.

Georges avait à visiter dans le bâtiment principal plusieurs de ses pensionnaires dont l'état le préoccupait vivement. En conséquence il sortit de la chambre de Jeanne avec les deux jeunes gens qu'il quitta aussitôt après, les laissant ensemble au jardin.

Manemoiselle Baltus marchait lentement, appuyée sur le bras de son fiancé, s'absorbant en elle-même et faisant des rêves de bonheur.

Fabrice se disait :

—L'intelligence ou le mauvais vouloir de Rittner ont tout compromis ! Aujourd'hui le danger vient de Jeanne et de Paula... Il ne faut pas que l'une continue ses recherches... Il ne faut pas que l'autre recouvre la raison... Pour arriver à ce double but, comment faire ?...

Il se répondit :

—Posséder l'une et supprimer l'autre !

Le neveu du banquier devait dîner, nous le savons, à la maison de santé d'Auteuil.

Le repas se prolongea jusqu'à neuf heures et demie.

A dix heures il fallut se séparer.

—Paula comptait se rendre le lendemain à Melun, afin de s'assurer par ses propres yeux que ses gens ne profitaient point de son absence pour négliger l'entretien du parc et de la villa.

—Voulez-vous venir me prendre ici pour me conduire ? demanda-t-elle à Fabrice en lui tendant la main.

—Si je le veux ? répliqua-t-il. J'espère que vous n'en doutez pas !

—Pas beaucoup, je l'avoue...

—A demain donc, chère Paula, et à toujours...

—A demain et à toujours... répéta mademoiselle Baltus.

A onze heures, Fabrice rentra à Neuilly.

—Ah ! monsieur le docteur Vernier, s'était-il dit chemin faisant, vous allez jusqu'au parquet de Melun chercher des indices ! C'est bon à savoir ! Si vous êtes dangereux aussi, tant pis pour vous !

Laurent attendait son maître dans le vestibule.

—Venez avec moi... lui dit le jeune homme.

L'intendant valet de chambre obéit, et passa le premier, un bougeoir à la main.

A l'instant précis où Fabrice sonnait à la grille de la villa,

Claude Marteau, qui veillait dans son pavillon, sans lumière et fumant sa pipe, sortit vivement et marchant à pas de loup de manière à ne produire aucun bruit, arriva jusqu'à une très faible distance de l'habitation.

Les ténèbres le cachaient absolument.

Il vit entrer Fabrice et il entendit l'ordre qu'il donnait à Laurent.

—Le moment est venu... pensa-t-il, je vais enfin savoir si le valet est complice du maître...

L'appartement du neveu de M. Delarivière était au rez-de-chaussée, nous l'avons dit, mais la villa de Neuilly possédant des sous-sols, ce rez-de-chaussée, auquel on accédait par un perron de plusieurs marches, était presque aussi élevé qu'un premier étage, et les baies des croisées se trouvaient à deux mètres et demi au-dessus du niveau des plates-bandes garnies de fleurs.

Claude Marteau, bondissant comme un jaguar, passa derrière la maison ; il saisit de ses bras nerveux et de ses genoux robustes le tronc d'un marronnier de trente ans et prouvant qu'il n'avait point oublié son ancien état de matelot, disparut en quelques secondes dans l'épaisseur du feuillage...

VI

OU LA SOBRIÉTÉ DE CLAUDE MARTEAU COMMENCE A GÊNER FABRICE

Claude Marteau venait d'accomplir cette manœuvre qui faisait le plus grand honneur à la souplesse de ses membres, lorsqu'une lumière brilla à travers les vitres d'une fenêtre du rez-de-chaussée, juste en face de l'endroit où, soutenu par une forte branche, il se préparait à commencer ses observations.

Il se glissa comme un serpent presque jusqu'à l'extrémité de cette branche que le poids de son corps faisait à peine plier, et il se trouva à une très faible distance de la fenêtre qu'il dominait un peu.

Les rideaux relevés par des embrasses lui permettaient de voir l'intérieur de la chambre où venaient d'entrer Fabrice et Laurent.

Une soirée magnifique succédait à une chaude journée.

L'atmosphère saturée de parfums et d'électricité était lourde et pouvait facilement devenir orageuse.

Fabrice, après avoir marché de long en large pendant quelques secondes, fit halte et désigna du geste la fenêtre à Laurent qui venait de poser le bougeoir sur un meuble.

Claude Marteau fronça le sourcil.

—Est-ce que par hasard ce gredin s'apercevrait de ma présence ? se demanda-t-il. Pour cela il faudrait qu'il vît clair la nuit comme les chats... Tonnerre de Brest ! ça serait fort !... Mais d'un pareil homme, tout est possible !...

Il fut d'ailleurs rassuré presque aussitôt.

Laurent s'approcha de la fenêtre, en ouvrit les deux battants et retourna près de son maître.

—A la bonne heure ! pensa l'ex-matelot, il ne s'agit que de donner de l'air à la cabine du personnage... Comme ça se trouve ! Non seulement je verrai ce qui va se faire, mais encore j'entendrai ce qui va se dire... Il est plein d'attention pour moi, le patron !...

Fabrice s'était laissé tomber près d'une petite table, dans un grand fauteuil.

Il semblait réfléchir ; la fatigue morale se lisait sur son visage, éclairé en plein par la lueur du bougeoir.

Laurent attendait silencieusement.

Tout à coup le jeune homme releva la tête.

—J'ai à vous parler... dit-il, à vous parler de choses d'une extrême importance... J'ai à vous charger d'une mission de confiance, dont l'accomplissement exige beaucoup de tact et de discrétion... Je vous crois cependant capable de la remplir...

—Monsieur m'honore ! répliqua Laurent tout gonflé d'orgueil.